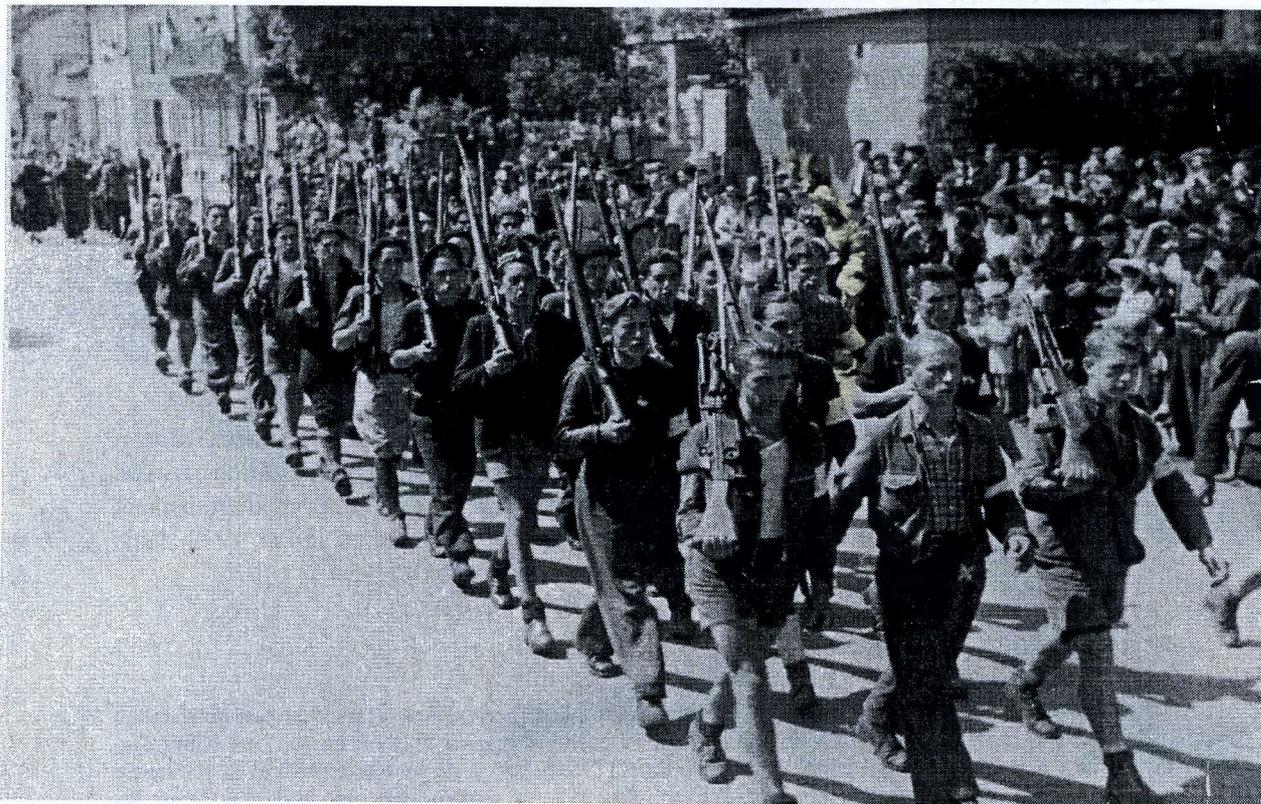


Brève chronologie de la Résistance dans la région nayaise



Entre 1940 et 1944 la région nayaise a connu, comme l'ensemble du pays, une situation exceptionnelle.

La défaite militaire du printemps 1940 a conduit à l'installation d'un régime politique, l'Etat français, ayant à sa tête le Maréchal Pétain, qui, durant quatre années, après avoir souscrit aux conditions posées par les nazis, s'est efforcé, dans un premier temps, de gagner la population à une acceptation de la situation et d'édifier une société de caractère corporatiste, abolissant les partis politiques et les organisations ouvrières et prônant la réconciliation des classes. Sous l'effet de l'évolution des événements politico-militaires Vichy a, ensuite, développé une collaboration ouverte avec l'occupant et organisé conjointement avec lui la répression des activités de résistance.

D'abord divisé en deux parties (zone occupée et zone libre), le territoire national se trouve, à compter du 11 novembre 1942, entièrement occupé par les Allemands.

L'activité de résistance à cet "ordre nouveau" apparaît, dans la région nayaise, d'une manière explicite, sous sa forme militaire, à compter du mois d'août 1943, mais elle a été précédée d'actes multiples, individuels ou collectifs dont il convient d'apprécier l'importance. Les opérations de guérilla de l'été 1944 ne sont, en définitive, que l'expression radicale de ce qui a été, auparavant accompli.

La région nayaise au lendemain de la défaite

Conséquence essentielle de la situation de guerre, la vie économique se trouve durement affectée. La perturbation (voire la destruction) des liens économiques a pour conséquence de gravement perturber la vie des usines qui occupaient, quelques années avant la guerre près de 2 000 personnes (textile et meuble)¹. Comme partout en France les conditions de vie se détériorent, l'existence devient précaire. Effet "positif" de la guerre, Nay accueille dans les locaux de l'entreprise Berchon une usine métallurgique déplacée de la Région parisienne, l'usine Allinquant qui travaillera pour l'industrie de guerre (fabrication de moteurs d'aviation) et se trouvera, de ce fait, intégrée dans le réseau industriel contrôlé par les allemands. Des ouvriers venus de Paris y travailleront, apportant leur expérience professionnelle et aussi leurs traditions politiques. L'usine Allinquant constituera un grand vivier pour la Résistance.

La région nayaise est déclarée zone de regroupement pour les juifs déplacés suite à l'exode. Ces derniers étrangers ou français sont disséminés dans l'agglomération nayaise ainsi que dans les villages alentour. Logés chez l'habitant, dans des conditions extrêmement précaires, objet d'une forte surveillance policière, ils seront victimes en juillet 1942 d'une rafle massive, antichambre du voyage vers les camps de la mort.

¹ Dans le secteur de l'ameublement, le nombre des emplois (hors artisanat) paraît à peu près stable, mais il n'en va pas de même dans le textile où le quasi millier d'emplois existant en 1937 est réduit d'un tiers. Une usine (Berchon) qui employait à cette date 119 ouvriers a cessé son activité et la principale usine (Blanc-Olibet) a divisé par deux ses effectifs de 1937. Ce sont là, pour une part importante, les séquelles du long conflit social qui a affecté le textile nayais en 1937-1938, la relance des activités ayant été contrariée par la conjoncture de guerre. Ces déficits d'emplois ne sont que relativement compensés par l'arrivée en 1940-1941 de deux usines de mécanique déplacées de la région parisienne (Allinquant et Turboméca).

Les usines Allinquant (120 ouvriers à partir de 1942) et Turboméca (150 ouvriers en 1943) fabriquent toutes deux des compresseurs et des pièces pour moteurs d'avions. Ces productions sont destinées à l'armée allemande. A ce titre ces deux usines sont classées S (Sperrbetried) et participent du système économique protégé (ceux qui y travaillent échappent, en principe, au Service du travail obligatoire).

La guerre civile espagnole a également apporté son contingent de réfugiés eux aussi dispersés dans les villages qui forment une communauté ayant déjà eu à connaître du fascisme. Les réfugiés espagnols trouveront, l'heure venue, des formes d'organisation propres pour l'activité de résistance.

Nay, la tradition rouge

A la veille de la deuxième guerre mondiale, Nay est appelée "Nay la rouge". Un long conflit social, dans les usines textiles en 1937-1938, lui a valu cette appellation. L'influence du Parti communiste y est beaucoup plus forte que dans le reste du département (Le Boucau excepté) et une municipalité de Front populaire dirige la cité depuis 1935, sous l'autorité du docteur Stanislas Soumireu-Mourat.

Durant la drôle de guerre (septembre 1939-mai 1940) la répression s'abat contre les militants communistes qui sont victimes d'assignations en résidence surveillée (André Lafourcade), de dénonciations entraînant leur licenciement (Emile Narritsens), d'internements (Gustave Blanquine, Jean Bezaury), d'emprisonnements suivis de déportations dans les camps de concentration du sud algérien (Joseph Gouaillardou, Emile Maire).

Cette action répressive a pour conséquence d'anéantir durablement la capacité d'agir du Parti.

L'instauration de l'Etat vichyssois entraîne la dissolution de la municipalité de Front populaire, la déchéance des mandats de conseillers étant prononcée à l'encontre des élus communistes. Une "délégation spéciale", dirigée par Albin Laplace, remplacera jusqu'à la Libération la municipalité élue de Front populaire.

Premières résistances

L'activité de Résistance ne peut être réduite à la seule forme armée. A bien des égards les comportements dans la vie quotidienne manifestent un refus de l'ordre existant.

Les rapports du Préfet à Vichy ne mentionnent pas d'activité résistante explicite avant le matin du 3 avril 1941 ou des inscriptions sont repérées sur plusieurs murs de Nay. Les rapports préfectoraux de l'été 1942 sont particulièrement silencieux et pour cause : ils ont disparu des archives nationales et départementales. Leur destruction procède de la volonté d'occulter les rafles anti juives de juillet.

A Nay, au petit matin, des camions bâchés prennent position. Les gardes mobiles reçoivent l'appui des gendarmes locaux pour se livrer à une rafle en règle.

Au cours des jours précédents, des bruits ont couru au sein d'une partie des réfugiés, laissant entendre que seuls seraient arrêtés les juifs étrangers. Ici, la tragédie se mêle aux stratégies de courte vue : les juifs français laissent faire, mieux ne préviennent guère les étrangers (dès lors qu'ils en ont connaissance) de l'imminence de la rafle.

Le résultat de ces attitudes est sans appel : dans les camions prennent place hommes femmes et enfants, arrachés à leur sommeil.

La rafle, effectuée à l'heure du laitier, quand la ville dort encore, rares sont les gestes de résistance. Quelques uns s'accomplissent cependant : des enfants sont arrachés aux griffes de la gendarmerie et de la police. Ils demeureront à Nay dans les familles qui ont su accomplir cet acte de résistance contre l'intolérable jusqu'à la Libération. Pour les autres, leur sort est scellé : ce sera tout d'abord le camp de Gurs puis la destination "nuit et brouillard".

La Résistance s'organise

Au cours de l'année 1942 l'activité de résistance cesse d'être le fait d'individus isolés mais acquiert un caractère vraiment organisé.

La situation topographique de la région nayaise ne s'avère guère propice à une traversée de la frontière espagnole. Des filières existent cependant avec des points relais à Ferrières, et des têtes de pont à Nay même. Ce réseau de simple contact aide au transfert des hommes vers la vallée d'Aspe où l'organisation des passages est particulièrement active.

Des organisations de Résistance se constituent qui visent à une intervention sur le terrain.

L'Armée secrète dispose d'un groupe dirigé par Auguste Lartigau et Pierre Bellocq (tous deux enseignants) qui possède le contact avec la direction départementale de la résistance.

Un deuxième groupe se constitue autour du Docteur Pierre Lhôtellier qui est affilié à l'organisation Franc-Tireur.

Au printemps de l'année 1943, un ancien militant communiste nayais (Auguste Lassus) revient à Nay et crée les premiers triangles clandestins de Francs tireurs et partisans. Auguste Lassus trouve un appui décisif dans la personne de Werner Waldeyer (Maurice), anti fasciste allemand, qui vit clandestinement à Nay et dispose d'une grande expérience du travail illégal depuis l'époque où il était responsable à Berlin des groupes d'auto défense (Front rouge) du Parti communiste allemand.

Au cours de l'hiver 1943, la résistance communiste accroît son travail de propagande pour la Résistance. Ainsi les rapports du Préfet notent la distribution de tracts communistes visant Laval dans les rues de Nay dans la nuit du 6 au 7 janvier 1943, un appel à "*Un premier mai de combat*" dans la nuit du 29-30 avril, un tract du Front national (qui regroupe autour des communistes d'autres résistants) appelant à la lutte contre le Service du travail obligatoire, un tract du même Front national appelant à "*Un 14 juillet d'union et de lutte*".

À la même époque l'Organisation de résistance de l'armée (ORA), sous l'impulsion de Léon Vernet (Vidal) développe une activité de recrutement parmi les jeunes ruraux de la région nayaise sans entretenir de liens avec les autres groupements de Résistance locaux. L'ORA conservera son autonomie d'organisation, d'action et d'objectif tout au long de la période.

Regroupement des réfractaires et première action armée

La loi sur le service du travail obligatoire promulguée le 16 février 1943 en propulsant dans l'illégalité une grande masse de jeunes conforte le besoin d'organisation. D'abord dispersés à la campagne, dans des fermes amies, les réfractaires sont trop nombreux pour vivre ainsi trop longtemps dans l'inactivité. La question se pose de leur regroupement et l'installation d'un camp est réalisée en montagne (Plà d'Izou).

Camp de transit provisoire ou camp servant de base à un maquis durable (type Vercors, Glières), quelles qu'aient été les intentions, les événements trancheront à leur manière : le 23 août 1943 l'attaque de la gendarmerie de Nay donne le signal de la lutte armée et entraîne une vaste opération de répression qui aboutit à la dislocation du camp.

L'opération armée du 23 août exprime les divergences existant entre les diverses organisations de Résistance quant à l'action à entreprendre. Le campement du Plà d'Izou regroupe des réfractaires originaires de la région nayaise mais aussi d'autres départements (des filières conduisant au camp fonctionnent sous l'autorité des organisations de résistance

AS, FT et FTP). Les FTP se prononcent pour l'action immédiate mais l'AS souhaite n'engager la lutte qu'après que le débarquement allié sera réalisé. Les FTP décident de ne point attendre et, sous l'impulsion de la direction FTP de Tarbes, font scission au sein du regroupement des réfractaires.

Un dépôt d'armes (qui s'avérera inexistant) fournit le prétexte et l'objectif de l'action. Dans la nuit du 22-23 août une vingtaine de partisans pénètrent dans la ville après avoir cheminé à pied depuis la montagne, un groupe incendie, à titre de diversion, le dépôt de paille situé dans le bâtiment du marché couvert (l'actuelle salle des Fêtes) et un deuxième groupe investit la gendarmerie. Au cours de l'action un gendarme est mortellement blessé et, durant leur repli vers la montagne, les partisans se heurtent à un autre gendarme (qui est tué) à hauteur des anciens bains-douches (actuellement le siège de l'USCN).

Ils emportent les mousquetons et revolvers saisis sur place qui ultérieurement récupérés, après la dislocation du groupe, serviront aux opérations ultérieures de la Résistance FTP.

Dès le lendemain, une vaste opération d'encerclement, poursuivie plusieurs jours par la police et la gendarmerie mobile vichyssoise échoue.

Prévenus à temps des événements de la nuit, les réfractaires du camp du Plà d'Izou se dispersent et le groupe des FTP, parvient lui aussi à briser l'encerclement.

L'opération du 23 août 1943 marque la fin d'une époque. Du point de vue des méthodes d'organisation, elle ruine la possibilité d'un vaste regroupement des réfractaires dans un lieu unique et contraint à repenser une organisation décentralisée.

Auguste Lassus, suite à ce coup de main quitte la région nayaise pour Lyon où il travaillera jusqu'à la Libération auprès de l'Etat-major FTP de la Zone Sud. A compter de ce jour, la direction des FTP sera assurée par W. Waldeyer (Maurice).

La Résistance au cours de l'automne 1943 et de l'hiver 1944

Les FTP se réorganisent sur la base de triangles. Les ouvriers de l'usine Allinquant fournissent une grosse base de recrutement, sous l'impulsion, notamment d'Henri et Riquet Collin, militants communistes parisiens qui ont suivi l'usine lors de son déplacement. Un groupe FTP développe aussi une activité dans le village du Lys, autour de Joseph Labat.

Malgré les difficultés de la période, l'activité de propagande de la Résistance continue de se manifester : le 25 septembre 1943 des tracts demandent aux paysans de laisser pourrir leurs récoltes destinées aux allemands et, à la veille du 11 novembre, d'autres tracts sont distribués appelant à la commémoration patriotique de l'Armistice de la guerre de 1914-1918.

Cependant la volonté d'action armée des FTP se trouve fortement affectée par les dispersions rendues nécessaires au lendemain de l'action du 23 août.

Les FTP doivent trouver, par leurs propres moyens, des objectifs. Joseph Labat signe individuellement une action symbolique : le 9 décembre 1943 il fait sauter, grâce au plastic fourni par les responsables nayais, une presse à fourrage place de Verdun à Pau.

Mais la faiblesse de l'armement restreint la capacité d'action.

Au cours de l'hiver 1943, l'isolement dans lequel les FTP nayais ont jusqu'à lors vécu est relativement brisé. Des liaisons avec Tarbes se réalisent régulièrement, des tracts circulent ainsi que l'*Humanité* clandestine. Des collectes sont réalisées.

Plus généralement la Résistance constitue des structures communes : un Comité local de Libération est formé, présidé par le Docteur Soumireu-Mourat.

Dans la région nayaise, la Résistance nationale reçoit un précieux renfort, celui des guérilleros espagnols.

À compter de décembre 1943 un premier maquis espagnol est formé sur le chantier charbonnier de Pédichourat et la Résistance espagnole passe à l'action à Pau même le 28 janvier 1944 en attaquant à la mitrailleuse et à la grenade un autocar transportant des pilotes et aviateurs allemands faisant route vers l'aérodrome du Pont-Long (5 allemands tués et de nombreux blessés selon la Résistance, seulement des blessés selon la Préfecture). Les liaisons avec les FTP nayais sont désormais établies, mais les guérilleros poursuivent leur action propre.

Le 12 février 1944 un groupe de cinq guérilleros fait sauter l'usine électrique d'Arthez d'Asson.

Le 14 avril, date de commémoration de la fondation de la République, un nouveau maquis est installé au Pla d'Izou, qui sert de base de formation politico militaire pour les cadres de la guérilla.

Dans la nuit du 29-30 avril 1944 un accord passé entre AS, FT et FTP permet aux clandestins de recevoir un parachutage d'armes. Réceptionné dans la plaine d'Arros, celui-ci fait l'objet d'un partage : les armes et explosifs reçus (trois fusils-mitrailleurs, deux bazookas, fusils, revolvers à barillet, mitraillettes "stens", cinq containers de plastic et les dispositifs de mise à feu correspondants) sont entreposés dans des lieux discrets (pour les FTP dans une grange à demi effondrée située au bord d'un petit chemin creux à côté du cimetière du Lys pour partie et pour une autre à la ferme Laborde, à la ferme Sayous pour l'AS).

Dès lors que les armes ont été montées et que leur maniement a été acquis (ce n'est pas chose simple, les notices rédigées en anglais ayant disparu) l'action militaire peut prendre un nouvel essor. Début mai, le groupe FTP de Lys passe à l'action : il sabote la ligne à haute tension Paris-Bordeaux passant à Arudy (la ville de Lourdes est privée d'électricité toute une nuit). A quatre reprises les pylônes sauteront.

Le 28 mai un groupe de FTP récupère un stock de chaussures afin d'équiper les partisans à la gare de Nay. Trois FTP du Lys, sous la protection des FTP de Nay, conduits par Joseph Labat font sauter le pont dit de Baburet en amont de Nay (ligne de chemin de fer reliant la mine de Ferrières à la gare de Coarraze-Nay).

Mais c'est le débarquement allié, le 6 juin 1944, qui donne le signal de la mobilisation de masse.

Les affrontements de juin 1944

Les guérilleros espagnols attaquent, au soir même du 6 juin, la formation allemande assurant la garde de la mine de Ferrières. Un allemand est tué, cinq autres blessés. Onze allemands se rendent : il n'y aura pas de prisonniers.

Jusque là discret, le groupe Vernet (ORA), qui a reçu, grâce à ses liaisons particulières avec Londres trois parachutages à Bruges, constitue un cantonnement (ferme Lacrouts à Arros, puis ferme Bès au Lys), les FTP se regroupent au Lys (ferme Pedy) ainsi que le groupe Franc-Tireur. Après quelques escarmouches (attaque FTP d'une voiture allemande au pont de Lestelles le 10 juin, coup de main contre le poste d'observation allemand de l'Ermitage d'Asson -deux prisonniers- le même jour), les FTP et Franc-Tireur investissent Nay le 12 juin. L'opération est spectaculaire, symbolique, elle marque la volonté d'insurrection du maquis. Les FTP ont saisi deux boeufs appartenant au maire nommé par Vichy et assurent une distribution gratuite de viande à la population.

Alors même qu'ils entreprennent de se replier, une colonne allemande s'avance sur Nay, pénètre dans la ville par l'actuelle avenue Jean Seignères en ouvrant un feu nourri. Un groupe de FTP, conduit par Maurice, afin d'assurer le repli de leurs camarades, tente de freiner l'avance allemande en prenant en enfilade au fusil mitrailleur le Cours Pasteur. Mais le FM s'enraye rapidement et la riposte allemande tue Maxime Boyrie à son poste de combat.

Les FTP parviennent à se replier, mais un partisan, Jean Seignères, est capturé : il sera fusillé, sans avoir parlé, dans le petit chemin bordant la maison Fourçans.

Au cours de la fusillade des civils tombent sous les balles nazies. Alors que beaucoup d'habitants fuient la ville, d'autres sont arrêtés, parqués à la Mairie. Des négociations paraissent avoir permis d'éviter le pire.

Un autre accrochage sanglant se produit quasiment à la même heure, au Pont d'Assat, entre un groupe de l'ORA et un convoi allemand.

La colonne allemande poursuit son offensive : dans la soirée du 12 elle se heurte violemment à Arthez d'Asson à un groupe de guérilleros.

Le 14 juin un groupe de quatorze FTP de Nay répartis en deux tractions et précédés d'une estafette à moto, ayant pour mission de récupérer un chargement de plastic abandonné lors du repli du 12 au pied du Pla d'Izou se heurte à une colonne allemande sur la route de Ferrières. Au cours de l'affrontement deux FTP sont blessés (les allemands ont tiré au mortier). Le groupe doit se disperser vers Montbula pour l'essentiel. Le même jour, un accrochage se produit entre un groupe de l'ORA et un convoi allemand (un maquisard tué, un blessé fait prisonnier).

Dans la journée du 15, les allemands engagent des forces importantes contre les positions guérilleras auprès desquelles les FTP ont trouvé refuge. A Pédéhourat, les guérilleros font sauter le pont afin de rendre difficile la progression des nazis.

Le 19 juin, à Capbis, au lieu-dit L'Oeil du Béez, un violent accrochage oppose des éléments allemands à une compagnie du groupe Vernet.

Les 26 et 27 juin les allemands attaquent à nouveau les positions de la résistance espagnole, incendiant une maison, un hôtel et plusieurs granges à Pédéhourat. Les combats sont violents, on dénombre (selon les témoignages espagnols) trois morts et un blessé du côté des guérilleros et dix morts et quatorze blessés chez les allemands. Numériquement inférieurs, les guérilleros cèdent à la pression des 1500 allemands pourvus d'artillerie, d'armes automatiques nombreuses et qui bénéficient de l'appui de miliciens originaires de la région. Le décrochage est nécessaire, les forces guérilleras sont scindées vers le col de Marie Blanque et le Bager.

Des éléments de l'ORA sont, le même jour, attaqués au Pla d'Izou (un maquisard tué) et un accrochage se déroule dans la soirée du 28 au pied du Montbula (un maquisard tué).

Pour ce qui les concerne, les FTP se réorganisent sur la base de petits groupes mobiles et reprennent les actions de sabotage dont la plus spectaculaire a lieu dans la nuit du 14 juillet. Le groupe du Lys fait à nouveau sauter six pylônes de la ligne à haute tension d'Arudy et la voie ferrée est sabotée à plusieurs endroits entre Pau et Nay.

Le 9 août un groupe FTP conduit par Louis Le Bris stoppe un train de marchandises à hauteur de la halte de Dufau à Coarraze, détache la motrice, l'amène 250 mètres en avant et la renvoie, sans conducteur, sur les wagons préalablement plastiqués.

Le contenu de ces derniers constituera une bonne aubaine pour la population.

Les drames de juillet et août 1944

Le 16 juillet, le PC de l'ORA installé dans le hameau de Saint-Vincent est encerclé, deux responsables sont arrêtés et les allemands mettent la main sur les archives du groupe. Des précautions doivent en conséquence être prises qui se traduisent par un déplacement géographique des activités du groupement.

Le 20 juillet les allemands, guidés par un milicien de Pontacq, font irruption dans la ferme de Joseph Labat au Lys, arrêtent celui-ci ainsi qu'André Lafourcade, Henri et Riquet Collin². Les Allemands, très bien renseignés sur la résistance dans le village du Lys ont, d'évidence, bénéficié de complicités

Conduits à Lourdes, puis à Tarbes les trois FTP sont sauvagement torturés : frappés à coup de nerfs de boeufs, serrés jusqu'à l'asphyxie presque complète dans des couvertures, ils ne disent rien.

On les transfère à Toulouse à la prison Saint-Michel.

Joseph Labat, incarcéré dans la même cellule que l'écrivain André Malraux, parvient, le 19 août, avec ses camarades, alors que les combats de la Libération font rage autour de la prison à enfoncer la porte de sa cellule. Il échappe ainsi à la mort par fusillade qui lui était promise pour le lendemain.

André Lafourcade, Henri et Riquet Collin ont été enlevés le 17 août, à 17h30 à leur cellule pour prendre place dans un convoi dont ils ne reviendront pas : dans la soirée ils font partie des quarante fusillés de Buziet-sur-Tarn.

Alors même que les troupes allemandes évacuent la région nayaise, l'action de la Résistance s'achève.

Pourtant les FTP nayais n'abandonnent pas le combat : ils montent en colonne motorisée vers la pointe de Grave afin de la réduire.

Plus tard beaucoup d'entre eux s'engagent dans le Régiment de Bigorre qui participera à la poursuite de la lutte contre l'occupant nazi jusqu'en mai 1945.

² Deux autres arrestations seront réalisées, mais l'un des deux arrêtés (un jeune juif) sera relâché et disparaîtra de la région nayaise, l'autre prétendra s'être évadé. Il décèdera quelques mois plus tard dans un "accident" de moto.